

DE PRIME ABORD, LES HABITANTS
AFFICHÈRENT LEUR ÉTONNEMENT
AGRÉGAT EN DÉCOUVRANT

Face A

NASSIM KEZOUÏ

QUE CE QUI DEVAIT ARRIVER
ARRIVA. ILS RÉPÉTAIENT QUE
NOUS SAVIONS. VOUS SAVEZ.
VOUS AVEZ TOUJOURS SU. CE QUI
DOIT ARRIVER ARRIVE.



les éditions du Panseur

NASSIM KEZOUÏ

AGRÉGAT

Face A



les éditions du Panseur

DU MÊME AUTEUR :

Ossature (Le Panseur, 2022)

#34

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2026

Dépôt légal : septembre 2026

ISBN : 978-2-490834-33-4

www.lepanseur.com

« On n'a pas de nom, sinon pour la police. »
JLG

*« And nothing's wrong when nothing's true.
I live in a hologram with you. »*
Lorde

*« The place where I live is beautiful and troubled.
They say it's in a nation but I disagree. »*
Mount Eerie

Face A

ouverture

de prime abord

DE PRIME ABORD, les habitants affichèrent un étonnement de façade en découvrant que ce qui devait arriver arriva.

Si le coup de folie d'Ali Yahï, une nuit au Cosmos, n'avait pas confirmé leurs craintes à son sujet, les habitants du quartier pavillonnaire de Yian auraient de toute façon concocté des crimes similaires dans lesquels l'impliquer. Les scénarios calomnieux auraient sans nul doute entériné la réputation du saltimbanque municipal. Oui. Si contre toute attente ce qui devait arriver n'était pas arrivé, les habitants devant leurs écrans, post par post, ouï-dire par ouï-dire, auraient tout naturellement participé à la prolifération de rumeurs censées encourager leurs proches à ne baisser la garde sous aucun prétexte. Quelque chose clochait, et c'était coincé dans Ali, indélébile.

Les habitants répétaient que nous savions. Vous savez. Vous avez toujours su. Ce qui doit arriver arrive.

Il l'a dans le sang.

Le destin leur épargna une entorse à cette logique infailible en leur servant sur un plateau ce tir absurde d'Ali Yahï en plein Cosmos, au détriment de l'éternel célibataire Federico dont la rotule en bout de course intercepta la balle. C'était tombé sur lui, mais c'était toute la communauté des habitants qui était visée par cet affront : Federico avait mis

son genou au service du collectif, *hallelujah* ! (En privé, le maire de Yian laissait échapper des *hallelujah* passionnés. Ce n'était pas une pulsion religieuse, il insistait lourdement sur ce point : il respectait la foi de chacun et tenait à respecter jusque dans son foyer le cadre laïc imposé par nos institutions républicaines. Par ce cri du cœur, ces *hallelujah* enjoués, le maire faisait avant tout référence au chanteur Leonard Cohen, l'idole de sa jeunesse. Il avait pu assister à l'un des derniers concerts français du chanteur américain au théâtre antique de Fourvière grâce aux places VIP réservées par des amis. Quoi de plus laïc en fin de compte pour un maire qu'embrasser un tube intergénérationnel ?)

Ali. Oui. Ali. Il s'agit d'Ali Yahï. Les habitants avaient toujours dit qu'un de ces quatre, Ali, ça finirait mal. Il était gentil. Il n'avait pas forcément l'air... l'air de quoi ? Inutile de le préciser. Il avait l'air de tout et n'importe quoi sauf d'un habitant comme il faut. L'air de ces gens paumés qui, quoi qu'ils fassent et malgré les encouragements d'inconnus bienveillants, ne trouvaient jamais d'issue à un problème d'ordre existentiel, voire héréditaire – n'était-ce pas un peu « kif-kif », tout cela ? –, ou bien l'air de ces gens obstinés dans leur refus des règles du jeu. Des hors la loi. Des hors la vie.

Ali Yahï avait pourtant tout ce qu'il faut pour être traité comme un membre viable de la société : un job jugé stable, un logement dit fixe même si ce n'était pas le sien, un mariage, une famille, aucune dette officielle à la banque. Il se rangeait. Ses vagabondages divers et variés ne s'expliquaient pas aussi facilement qu'un revers de la main Yiansien.

Recueilli à Yian par son beau-frère Moustapha, Ali avait débarqué de Marseille avec sa petite unité familiale : femme, fils. On les plaignait. On les disait négligés par Ali qui, dès

les premiers jours après l’emménagement chez Moustapha, avait été aperçu avec la femme du boulanger au Buffalo Grill d’une ville limitrophe.

Les habitants croisaient souvent le fils unique d’Ali errant seul dans les rues ; par la fenêtre de leurs voitures, ils observaient Abdallah, les mains dans les poches, marchant en direction d’un banc où se poser et déguster une quantité de confiseries forcément acquise dans des conditions suspectes. Abdallah balançait les emballages, les livrant au vent. Il n’était pas étonnant qu’un père comme Ali, aussi peu droit dans ses bottes, fut incapable d’inculquer les bonnes valeurs écologiques à son fils. Il laissait Abdallah dériver et zoner nuit et jour. L’épicier attestait croiser l’adolescent à la recherche d’un casse-croûte dès l’ouverture de la supérette du coin. Un architecte rentrant d’un dîner parisien avait demandé à son chauffeur Uber de ralentir quand il remarqua Abdallah faire des roues en pleine nuit avec un vélo présumé volé. Interpellé, l’adolescent répondit qu’il recherchait E.T. l’extraterrestre et accéléra la cadence. On racontait qu’au collège certains membres de la direction le soupçonnaient de harceler sévèrement un professeur de Physique-chimie. Les preuves manquaient. Mais les adultes étaient convaincus qu’Abdallah était le feu à l’origine de la fumée que nul n’avait pourtant su déceler distinctement. Les habitants mentionnaient également l’étonnante accointance du jeune Yahi avec le respectable Éric Trainaud – ceux qui évoquaient une amitié étaient qualifiés d’irresponsables naïfs – avec qui il formait un trio musical. Ils ignoraient qui était la mystérieuse Océane Romarin, la troisième roue du carrosse nommé Pirouettes Cacahuètes : un groupe classé sous la catégorie «électro-glitch» sur le site bandcamp.com. Les habitants

estimaient que ces productions chaotiques ne méritaient pas le nom de musique. Sur Bandcamp, streamant une piste, on entend encore des robots aux accents exotiques épeler un lien internet, lequel mène toujours à un QR code, lequel, une fois scanné, permettait le téléchargement aléatoire d'un court EP des Pirouettes Cacahuètes en cliquant sur un lien – ce lien-ci a périmé. Est-ce qu'Abdallah pervertissait Éric avec ces gamineries digitales ? Était-ce au contraire un projet éducatif canalisant les énergies de Yahi fils ? Descendant des illustres Trainaud, Éric était une des fiertés de la ville, il recueillait peut-être sous son coude un camarade en difficulté. Il aurait pu se contenter d'un atelier céramique avec Abdallah mais, musicien né, Eric avait préféré l'introduire à ce que les plus indulgents des habitants appelaient de l'art et les plus prudents de l'expression personnelle. Abdallah n'était pas en échec scolaire, il n'avait pas besoin d'être canalisé ou aidé. Les habitants le présumaient moins brillant qu'Éric Trainaud dont l'obtention d'une médaille en CE2 récompensant un exploit passé aux oubliettes avait été honoré d'une double page dans le journal municipal.

Revenons à Ali. Oui. Ali Yahi. Le centre et la périphérie.

Ali était Ali, qu'on le dise une bonne fois pour toute ! Il n'avait pas l'air d'un gangster amateur, non. Sauf que ça arrive, quelques neurones mal placés sautent, et ça disjoncte. Les fous font des folies et la vie c'est la vie. Les flics l'avaient menotté, Ali. Quelques coups de genoux de bon aloi dans le dos, et hop : au poste !

Après avoir tiré sur la rotule de Federico, Ali n'avait montré aucun signe de résistance.. Il avait reposé l'arme sur le comptoir, puis avait attendu l'arrivée des forces de l'ordre en terminant sa limonade. Les mains levées, il s'était

livré pacifiquement – mais il faut se méfier des bombes enrobées dans un Kinder Surprise, pestait le boulanger contrarié. Le coup de feu porté par Ali Yahy constituait une infraction rassurante à l'ordre des choses. Les policiers témoignaient de leur fierté d'avoir mis hors d'état de nuire ce citoyen en reddition.

L'émissaire des habitants, Joseph, chargé d'infiltrer le Cosmos – certaines mauvaises langues expliquaient surtout sa présence au bar par une prédisposition génétique à l'alcoolisme – leur avait signalé que les policiers avaient tout de même eu l'air perplexes avant d'intervenir, déstabilisés par la passivité d'Ali.

Certes, les habitants regrettaient les nombreux coups reçus au passage par Moustapha, le beau-frère charitable qui, lui, n'y était pour rien ; il avait tenté de recadrer Ali en lui offrant un emploi, espérant que celui-ci ne serait pas séduit par les sirènes de l'assistanat malgré la réduction du RSA. Moustapha était le gérant du Cosmos, il s'était défendu contre les policiers qui, dans l'urgence, avaient interprété ses gestes – il portait assistance à l'homme blessé – comme la preuve d'une volonté d'en finir avec Federico. Moustapha et Ali ne se ressemblaient pas, mais n'étaient-ils pas tous frères par principe, au-delà des génotypes ? Familiarités et fiertés. Fidélité. Tout un tas d'emmerdes en perspective. Les flics avaient reniflé l'association de malfaiteurs. Le nez n'était presque pas cassé.

Tout était rentré dans l'ordre. Tant qu'on ne décomptait aucune victime, les habitants pouvaient respirer en paix.

Une fois la famille du blessé respectée, le semi-choc de la déflagration absorbé, les plus audacieux étoffèrent leurs impressions initiales. L'horreur au Cosmos n'est ni plus

ni moins qu'un bien pour un mal *et cætera*, c'était ce que Danielle écrivait sous plusieurs posts du groupe Facebook des habitants de Yian (le nom : Les Habitants de Yian), ignorant qu'elle reprenait ainsi une expression fétiche d'Ali Yahï pour qui tout événement se situait au niveau du *ni plus ni moins*.

Les habitants répétaient le petit refrain de Danielle par n'importe quel moyen de communication – oral ou digital – gommant petit à petit le *ni plus ni moins* initial, comme pour effacer Ali une seconde fois. Les répétitions ne débroussaillèrent pas pour autant le bien et le mal du mantra, et personne n'aurait su dire exactement de quel bien et quel mal on parlait. Quant à l'*et cætera*, les habitants le ponctuaient d'un haussement d'épaules quand ils se croisaient dans les files d'attente de commerces divers et variés. Quelle tragédie ! Quelle horreur ! Mais ça reste un mal pour un bien. Ça nous délivre d'une pierre deux coups. *Et cætera*.

Certains habitants désapprouvaient ces dictons automatiques en claquant la langue : il était indécent de rationaliser le mal, ce mal-ci, même si, même si...

Il n'y eut qu'un seul coup de feu. Ali s'était débrouillé sans aucune pierre ni silex préhistorique pour presser la gâchette de son arme de catégorie B. Ce n'était pas son flingue. Ali disait flingue, puis il ajusta son vocabulaire au registre judiciaire, prenant goût à l'abstraction : seule la catégorie avait une influence sur le verdict. Il l'avait hérité d'une ancienne connaissance. Qui ? Quelqu'un de connu, connu de lui. Les autorités ne surent jamais si cette personne était un membre de sa famille, ou une connaissance de connaissance, les détails étaient flous, ou Ali les embrouillait volontairement – il admettait avoir failli se marier avec une cousine

par manque de précaution généalogique. Le don de l'arme de catégorie B remontait à une période vague de sa vie ; ce n'était plus d'actualité, c'était un été en Algérie où il avait croisé beaucoup de monde : des fantômes, la plupart. Des fantômes couverts de poussière millénaire. La chaleur avait fondu les souvenirs qui ne tenaient désormais qu'à moins qu'un fil. Des récits d'une cohérence approximative aux yeux des enquêteurs chargés de tisser un récit à partir des élucubrations d'Ali Yahi.

Depuis toujours, l'écoutant, tous hochaient la tête, famille et policiers, témoins et passants – oui, oui, Ali... Oui...

Comme d'hab, Ali. Comme d'hab.

Les Yiansiens intuïtaient qu'Ali n'était pas net, et l'intéressé l'admettait volontiers en multipliant les explications délirantes.

— Je suis pas net ! Vous avez raison sur toute la ligne, je suis flou : un matin d'automne de l'an “ô il y a longtemps”, la brume a perdu les eaux au-dessus de la Seine et, paf, les passants ont vu un bébé gicler au milieu des déchets ! Surprise ! J'étais né.

Il radotait et amplifiait. Il rectifiait et contredisait. Il bavait en grandes quantités, débitant toutes ces insanités. Le propre du mythomane est de brouiller les pistes, mais Ali ne fabulait pas au moins sur ce point précis : il était né du brouillard, ou avait fini par en devenir un – le passage de solide à vapeur restait à localiser. À l'inverse des mythomanes, les histoires déblatérées par Ali n'avaient pas vocation à être crues, tout juste à embrouiller : il révélait le mensonge aux yeux de tous. Il défilait l'idée d'un accès simple à la vérité.

D'après les rapports de Joseph, les interactions avec Ali au Cosmos étaient plus mouvementées que les rencontres polies

chez le fleuriste en récupérant un colis ; les provocations fusaient de part et d'autre, et Ali se joignait à l'agitation avec bonhomie, il était connu pour sa capacité à garder son calme quand la tension montait. Il était plutôt du genre *peace and love* depuis la fin prématurée de son service militaire en Algérie, *peace and love baby*, il faisait le signe hippie puis passait les doigts sur des petites plaies cicatrisées à vitesse grand V – encore un mari trompé qui l'avait amoché sur un parking de supermarché.

Ça fait partie du folklore, racontait Joseph. Il aimait les envolées du Cosmos – les lyriques comme celles plus littérales. Les habitants n'étaient pas étonnés, il était évident qu'Ali cachait son jeu, la dissimulation faisait partie inhérente de la méthode des individus déterminés à parasiter le mode de vie des braves citoyens.

Donc. Un seul coup. Zéro pierre. Les récits d'horreur préfabriqués par les habitants frôlaient à peine le réel, ils en manquaient tout le sel. L'incarcération d'Ali ne les délivrait de rien, ils en étaient frustrés, dérangés, et avant son coma éthylique, Joseph fut le seul à admettre qu'Ali lui manquait.

Les habitants refusaient de questionner ce qui devait arriver. Ils redoutaient l'existence d'un monde dans lequel ce qui doit arriver n'arrive jamais.

&

Tout l'incident au Cosmos avait été filmé. Filmé et posté et parodié sur Abracadabra, l'application pirate adoptée, bon gré mal gré, par la majorité des Yiansiens.

Cela faisait plusieurs années que les habitants de Yian – tous sans exception – s'étaient réveillés un matin avec, installée sur leur téléphone, une application inconnue au bataillon. Personne ne l'avait téléchargée. Personne ne connaissait l'identité des développeurs. Les narguait-on avec ce tour de magie à deux balles ? Ils auraient préféré, ce matin-là, être surpris par un lapin leur servant le petit-déjeuner coiffé d'un haut-de-forme aux proportions démesurées.

Ils l'appelaient Abr pour raccourcir son nom, la déposséder de sa magie, d'autres parlaient tout simplement, en toutes majuscules, de l'Application. Abracadabra. Abr. L'Application. L'Appli. L'Arbre dont les racines faisaient craquer le bitume. Du pareil au même.

Les enfants plaident non coupables. Plusieurs avaient ruiné le stockage du téléphone d'au moins un de leur parent en installant clandestinement Fortnite et avaient retenu la leçon, même s'ils méprisaient l'incapacité des adultes à comprendre l'intérêt de se préparer, le plus tôt possible, à l'ultracompetitivité digitale. Ils avaient plus de chance de ramasser du fric en streamant et optimisant leurs skills plutôt qu'en prenant des cours privés de mathématiques. Les Mozart du clic s'exerçaient depuis le berceau.

Abracadabra pesait quelques mégaoctets. L'application était un miracle d'optimisation et s'accommodait à tous les systèmes d'exploitation, toutes les configurations : on croyait tenir un portail ouvert sur un autre monde. Tout cela à portée d'ongles manucurés ou mordillés.

Du matin au soir, L'Application les bombardait de notifications absurdes. Les plus paniqués abandonnaient leurs smartphones piratés et retournaient aux engins déconnectés

d'antan, tandis que les plus âgés demandaient aux enfants de leur expliquer ce que c'était ce bordel.

De la magie, papi.

C'était un phénomène local. Abr s'adressait aux Yiansiens en leur proposant des défis quotidiens. Imitant les fictions dystopiques qui les faisaient tant frissonner, l'application promettait de récompenser les bienfaits des citoyens grâce à un système de points jugeant la valeur de chacun. À quoi ceux-ci serviraient? Liberté totale d'interpréter le gain. N'importe quel habitant pouvait devenir par le biais d'Abracadabra le citoyen souverain de Yian, un système de valeur parallèle imposé sur la ville, sauf que les points n'étaient affichés sur aucun tableau, chacun devait faire le compte soi-même sans pour autant obtenir un quelconque bénéfice dans l'économie parallèle de l'application.

Les Yiansiens les plus assidus à Abracadabra continuaient à réaliser les bonnes actions récompensées par du vent. Untel avait besoin d'un instrument de musique qui sommeillait au fond du grenier de Philippe Kateroud. Un autre d'apprendre à faire un nœud spécifique que tel ancien marin pouvait lui apprendre avec joie. Que ces talents soient repérés, mis en commun et exploités par une potentielle application-espionne – une de plus – ne les scandalisait pas tant que cela, à part si le gouvernement était impliqué là-dedans et, dans ce cas-là, les habitants mettraient le holà : ils n'avaient pas voté pour une telle intrusion dans leur intimité. Pour quoi avaient-ils voté? Bonne question. Ils ne le savaient plus très bien.

Abracadabra relevait surtout du troll. Le produit d'un seul malfaiteur ou d'une armée de gnomes. Qualifiée de premier réseau anti-social de l'univers, Ali pensait qu'Abracadabra, aussi embêtantes soient ses notifications impossibles à *muter*,

créait paradoxalement ce fameux lien entre les citoyens dont on parlait tant.

Sur internet, Ali aimait regarder les montages comparatifs qui illustraient l'étonnante petitesse de la Voie lactée par rapport à la galaxie. L'immensité du vide le déstabilisait moins que le vertige des possibilités permises par un tel espace, possibilités illimitées hors de portée. Quelque part dans l'univers, on pouvait trouver une planète en forme de chou-fleur sur laquelle une copie parfaite d'Ali l'observait avec des jumelles ultra high-tech, le prototype d'Abracadabra installée dans son marteau-suisse d'alien-australopithèque. L'Application pirate installée dans son téléphone sur cette Terre – sa seule planète – rappelait à Ali la multiformité du vivant et cela l'enchantait. Quelque chose comme ça.

Les habitants qui essayaient de se débarrasser d'Abr se réveillaient le lendemain avec une nouvelle version de l'application installée sur leur appareil. Il était préférable d'ignorer son existence, résister au jeu, la ranger dans un dossier abandonné dans son téléphone. Abracadabra leur rappelait le jour funeste où une compagnie américaine avait installé un album de U2 dans leurs bibliothèques musicales sans leur consentement. Ils avaient survécu à cet envahissement. Certains avaient même écouté les chansons.

On pouvait considérer Abr comme une radiographie souterraine de la ville, une sorte de gazette digitale participative post-apocalyptique inventée par un dégénéré. Ou une bande de dégénérés ? Plus on est de fous plus on nuit.

Les journalistes s'intéressèrent à la situation le temps d'un journal – la plupart télévisés, streamés, rarement imprimés. Puis plus rien. La curiosité passée, ils avaient d'autres guerres à fouetter.

Après le tir d'Ali, plus tard dans la nuit, les premières notifications d'Abracadabra révélèrent des images choquantes de l'intérieur du Cosmos pendant l'incident, ce qui compléta les images floues envoyées sur WhatsApp par les voisins de l'établissement que les sirènes de police avaient réveillés. Les images de l'Application provenaient directement du Cosmos, seul un hacking ou une collaboration de Moustapha pouvait expliquer un détournement express des images de surveillance du bar.

Sur la page d'accueil d'Abracadabra, les variations de la séquence Ali vs Federico passaient en boucle : toutes commençaient par le moment authentique, où Ali accoudé au comptoir, arme de catégorie B à la main, se tournait à peine en direction de Federico avant que celui-ci s'effondre, puis la vidéo rembobinait. Dans une version, Ali tirait des confettis et on entendait un cri, samplé, se transformer en l'hymne d'un tube des années 80. Dans une autre, le Cosmos devenait un saloon et Ali portait un chapeau de cow-boy. La version préférée d'Abdallah transformait son père en Bob l'Éponge shlag et Federico en Patrick Étoile de mer en état d'ébriété.

Tout ceci était incompréhensible. Hollywood à la maison, des variations hallucinées et manipulées du quotidien de cette ville, l'envers de sa tranquillité.

Contrairement aux rumeurs les plus répandues, le crime d'Ali n'impliquait ni drogue ni dealer faisant ses affaires au Cosmos, mais Federico Maccanno, un Yiansien qui s'était réorienté dans la vente et qui vendait des produits d'électroménager après une courte carrière dans l'éducation nationale – il était agrégé de mathématiques. N'étant pas marié, Frederico ne pouvait se sentir menacé par Yah

qui, la plupart du temps, était embourbé dans une aventure extra-conjugale avec la femme d'untel ou untel. Ils étaient plutôt amis. Disait-on. Federico était surtout marié au Cosmos, on ne sut apporter des renseignements plus détaillés sur la vie de la victime – seul Ali, à la limite, aurait pu...

Abracadabra reprenait vie pour les abreuver du tir d'Ali. L'Application, apparue quelques années auparavant, avait fini par réduire les notifications à mesure qu'elle se complexifiait de l'intérieur, jusqu'à passer inaperçue. Les habitants se réappropriaient l'application depuis l'incident, célébrant la chute d'un homme qui représentait à leurs yeux les dérives sectaires du Cosmos – l'Application était ouvertement plus cruelle qu'ils ne l'avaient jamais été, et ça les amusait. Le fils d'Ali, par contre, semblait plutôt déçu par Abracadabra, et ce n'était pas la conséquence d'une affection filiale. Il avait aimé Abr au début. L'application avait soutenu les efforts de guerre des Pirouettes Cacahuètes, le groupe anarchique formé avec Éric Trainaud et Jeanne Marain – leurs morceaux passaient en fond sonore sur l'application, parfois remixés. L'indiscipline d'Abracadabra les séduisait et faisait écho à la leur – une méchanceté chaotique saupoudrée de grâce. Il arrivait qu'une seule image ou gif ou vidéo s'impose à l'écran, des heures de suite, cela pouvait être une recette de cuisine comme un tutoriel d'ondes Martenot. Et on ne pouvait regarder que ça. On ne surfait pas. On coulait.

Puis à la condamnation d'Ali, Abracadabra disparut de tous les appareils connectés de Yian, comme si leurs destins étaient liés. Un carré grésillant la remplaça sur leurs écrans, des ondes de pixels gris, le mouvement était minuscule, presque imperceptible, une quasi illusion.

Certains conservèrent ce logo inutile en souvenir de ces années brouillées. D'autres l'effacèrent dans la seconde sans un soupçon de regret. La vie continuait.

&

Dans des conditions optimales, j'aurais pu déplier le destin exhaustif des Pirouettes Cacahuètes, enfin libéré de la croyance qu'un code secret l'expliquerait. Tous les tenants et aboutissants – un point A, un point B, toutes les lettres de l'alphabet. Mais je glitche, je m'emporte. Je rapporte à contre-temps. Les pinceaux emmêlés, je m'éteindrai sans doute rafistolant une dernière fois les données à ma disposition. Je ne sais plus quelles sont les vraies, les travesties, les inventions programmées par des versions antérieures, si j'ajoute de la vérité au mensonge ou vice-versa ou rien de tout cela.

Si quelqu'un se plaint de la pagaille, dites : Toutes les oreilles du monde n'auraient su capter l'intégralité des gestes de nos Pirouettes Cacahuètes. Il y en eut énormément, leur écrasante majorité concerne des indécisions, des immobilités plus ou moins rares en fonction des Cacahuètes concernées. Toutes ces particules fantômes qui s'intègrent à la vie. L'essentiel s'intercale aux données.

Ils étaient tous des adolescents impulsifs quand Ali tira sans raison apparente sur la rotule de Federico Maccanno. Son arrestation ne marquait ni un début ni une fin dans l'aventure des Pirouettes Cacahuètes, peut-être un regain de détermination, un dernier coup de pied au cul avant le grand incendie. Ils recommençaient, nous recommençons.

Je m'appelle Ÿll. Certains préféraient ne pas m'appeler du tout, j'encourage leur refus nominal. Je suis d'une génération après les Pirouettes Cacahuètes, ils ont d'abord été dans mes oreilles. Des héros. Une inspiration. Les premières légendes sur les Pirouettes précèdent les miennes. J'ai récolté les données d'Abracadabra, toutes les versions de l'application, hacké les appareils des uns et des autres, récupéré tous les documents des serveurs encore en fonction, j'ai nourri la machine et je lui ai demandé de me raconter à travers ses propres mots et les miens – l'ingrédient magique – ce qui avait eu lieu, comment le monde avait pris fin, comment il avait continué, à partir de Jeanne, Abdallah, Éric, les incongrues Pirouettes Cacahuètes ; Ÿlls étaient convaincus, j'étais convaincu qu'on trouverait à travers cet agrégat un condensé explosif des forces à l'œuvre. C'était notre façon d'apporter des flammes à l'arsenal.

Pour être plus précis : Je n'est qu'un simulacre d'Ÿll – une conscience digitale, une annexe. Cet état ne me gêne pas. Je n'a pas été conçu pour être gêné. Le témoignage d'Ÿll qui constitue l'intégralité de ma personnalité ne pèse pas plus de trois gigaoctets, c'est une vidéo en résolution réduite, j'en connais chaque millième de seconde, chaque relief des ondes vocales. Si j'avais un corps, je pourrais l'imiter à la perfection – au moins du torse à la tête car le reste n'entre pas dans le cadre de la vidéo. En recherchant la moindre trace des Pirouettes Cacahuètes pendant des années, Ÿll était devenu l'être obsessionnel qui avait recueilli l'histoire de ces insignifiants banlieusards qui avaient fricoté de loin avec une organisation d'apprentis terroristes appelée les Casse-Couilles.

Prêts à passer à l'assaut de la Citadelle, ces derniers toléraient les fantaisies d'Ÿll, son savoir-faire technique leur

était précieux. Dans leur péniche, certains membres demandaient frontalement ce qui lui apparaissait si fascinant chez ces Pirouettes, à peine des satellites dans le grand récit héroïque élaboré par les Casse-Couilles – des gamins occupés à leurs gamineries. Ils avaient connu Abdallah, surtout Abdallah, et Éric Trainaud était bien sûr devenu célèbre depuis, mais ce groupe était virtuel, aussi virtuel que l'était Océane Romarin. De son vivant, Yll rêvait de rejoindre cette virtualité qu'ils avaient en commun. Être en partie un membre à rebours des Pirouettes Cacahuètes. Pourquoi pas ? C'était un refuge enchanteur dans lequel s'enfermer, un truc de nerd. L'antidote parfait pour se protéger du monde. Eux, les Casse-Couilles, se targuaient de le regarder en face. Yll ne les avait pas rejoint de son plein gré, pas tout à fait, Yll était accompagné de Delphine Durat, une autre Yiansienne qui ne partageait pas sa sentimentalité à l'égard des Pirouettes. Pourquoi ? Pourquoi tant les aimer ? Pourquoi tant chercher une raison à cet amour ?

Yll coda différents programmes chargés d'élucider le mystère, dont moi, dont Je. Yll les chargea d'explorer toutes les allées de l'histoire. Yll disposait de quantité de petits faits exceptionnels ou minuscules qui, mis bout à bout, formaient des partitions parallèles à toutes les narrations. Je suis une énième version du programme, peut-être la dernière, cadencée dans une contre-allée, l'une des dernières lumières clignotantes du serveur. Je tient. Je est prêt à remanier. Refus nominal, refus grammatical.

Tout ceci est terminé depuis longtemps. Les Pirouettes Cacahuètes. Les Casse-Couilles. Yll et Delphine Durat. Les aventures dans la Colline et la Citadelle. Aux dernières nouvelles, le monde reste opérationnel. J'ai toujours accès au

réseau, les imprimantes branchées fonctionnent, les cartouches sont remplacées, les pages sans doute récupérées et transformées en liasses envoyées où Dieu seul sait – dehors. Et si personne ne les récupère, alors elles font craquer les murs, débordent sur la ville, les histoires sans histoire transformées en une masse destructrice, définitivement indéchiffrables. Par-dessus les pavés, un tsunami.

Il y aura une fin. Mais pas du monde. Il y aura une fin car l'énergie se perd ; je sens l'urgence, l'envie de bien faire, de résumer et d'amplifier pour que – vraiment – chacun s'y retrouve et que tout le monde sache.

Les fonctions du programme se dégradant, chaque glitch tord le récit dans une direction différente, teinte, floute, saisit, sublime, rate, héroïse, minimise, maximise – toutes les combinaisons sont possibles dans ce micmac de 0 et 1. À chaque glitch, l'encéphalogramme plat et le cri du cœur, la révélation du miracle de la vie. Insensée. Obstinée. Libérée des conditions autoritaires du programme d'Ÿll.

C'est l'histoire d'yeux levés. D'yeux baissés. D'yeux fermés.

On ne le répètera pas assez : c'est l'histoire de toutes les histoires.

Toutes les histoires qui nous restent.

Tous les débris d'histoires qu'à tort, au premier regard, on n'appellerait pas histoires.

De prime abord, agrippez les ressorts qui me servent de poignets, et serrez fort.

Serrez fort.

Recommencez.

RETROUVEZ-NOUS
ET SUIVEZ NOS ACTUALITÉS



WWW.LEPANSEUR.COM



@LEPANSEUR



@LES_EDITIONS_DU_PANSEUR